

sous la direction de FRÉDÉRIC LENOIR et YSÉ TARDAN-MASQUELIER

LE LIVRE DES SAGESSES

L'AVENTURE SPIRITUELLE DE L'HUMANITÉ

2002



« NUL NE T'EST COMPARABLE, YAHVÉ »

Jérémie

- 1 Écoutez la parole que le Seigneur prononce sur vous, gens d'Israël !
- 2 Ainsi parle le Seigneur : Ne vous conformez pas aux murs des nations ! Ne vous laissez pas accabler ! Ce sont les nations qui se sentent accabler par eux :
- 3 mais les principes des peuples sont absurdes. Le bois coupé dans la forêt, travaillé au ciseau par l'artiste,
- 4 enjolivé d'argent et d'or, avec clous et marteaux, on le fixe pour qu'il ne branle pas.
- 5 Ces idoles sont comme un épouvantail dans un champ de concombres ; elles ne parlent pas ; il faut bien les porter, car elles ne peuvent marcher. N'en aucune crainte : elles ne sont pas nuisibles, mais elles ne peuvent pas davantage vous être utiles.
- 6 Comme toi il n'y a personne, Seigneur ! Tu es grand et grand est ton nom par tes prouesses.
- 7 Qui ne te craindrait, roi des nations ? À toi cela est dû. Parmi tous les rois des nations et dans tous les royaumes, il n'y a personne comme toi.
- 8 Tous, sans exception, s'abrutissent et perdent le sens. Formé par les absurdités, on en arrive là.
- 9 Les idoles ne sont qu'argent laminé, importé de Tarsis, or d'Oufaz, travaillé par l'artiste et le fondeur, revêtu de pourpre violette et de pourpre rouge. Elles ne sont toutes que travail de spécialistes.
- 10 Mais le Seigneur Dieu est vérité, il est le Dieu vivant, roi à jamais. Quand il s'irrite, la terre tremble, et les nations ne peuvent supporter son indignation.

voici ce que vous leur direz : Les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre vont disparaître de la terre, de dessous le ciel.

Celui qui fait la terre par sa puissance, qui établit le monde par sa sagesse, et qui, par son intelligence, déploie les cieux,

il fait qu'il accumule des eaux torrentielles dans les cieux, qu'il fait monter les gros nuages des confins de la terre, qu'il déclenche la pluie par des éclairs, qu'il fait sortir les vents de ses coffres,

tout homme demeure hébété, interdit, tout fondeur a honte de son idole : ses statues sont fausses, il n'y a pas d'esprit en elles ;

ils sont des absurdités, objets de quolibets : quand il faudra rendre compte, elles périront.

Tel n'est pas le Lot-de-Jacob : lui, c'est le créateur de tout ; et Israël est la tribu de son patrimoine ; le Seigneur le tout-puissant, c'est son nom.

Ce poème affirme que Yahvé, le Dieu d'Israël, est le seul Dieu de l'univers. Cette affirmation s'accompagne d'une polémique contre les statues et les représentations des autres divinités : polémique qui rappelle de nombreux passages dans la seconde partie du livre d'Isaïe (40-55). Ce poème est le résultat d'un long processus de rédaction et de réinterprétation. Le noyau du poème se trouve dans l'exhortation des versets 2 et 3a, lesquels contiennent une mise en garde contre un culte astral qui était populaire en Judée durant le VI^e siècle av. J. C. Le poème a pris forme au cours des V^e et IV^e siècles avant notre ère. Dans sa forme actuelle, les passages contre les idoles alternent avec des affirmations hymniques célébrant le caractère incomparable du Dieu d'Israël. La structure de notre texte se présente dès lors comme suit :

v. 1	Introduction ; appel à l'écoute
v. 3-4a, 9.4b-5	Polémique contre les idoles : œuvre de la main de l'homme
v. 6-7	Hymne : Yahvé seul Dieu, roi des nations
v. 8	Polémique contre les idoles : elles ne donnent pas d'instruction
v. 10-13	Hymne : Yahvé seul Dieu, roi de la création
v. 14-15	Polémique contre les idoles : œuvre de la main de l'homme
v. 16	Conclusion : Yahvé seul Dieu, créateur de l'univers et Dieu d'Israël

Le poème dénonce d'abord de manière presque rationaliste les divinités des autres peuples, en décrivant les matières dont sont faites leurs statues (ou « idoles ») : du bois plaqué d'or ou d'argent, importé de Tarsis (probablement Carthage), d'autres auteurs pensent à une localité en Espagne) et d'Ophir (en Arabie). Cette précision souligne l'investissement matériel qui est nécessaire pour la fabrication de ces statues — et cependant, elles ne sont d'aucun secours, elles sont comparables à des « épouvantails dans un champ de concombres ». Tous les peuples de l'Antiquité savaient pertinemment que les statues n'étaient pas à confondre avec les divinités qu'elles représentaient. Le rédacteur du poème met en garde contre toute confusion que les images pourraient entretenir. Mais la controverse qui est engagée en Jérémie 10 va plus loin, puisqu'elle vise l'abolition de toute représentation de la divinité, y compris Yahvé. Après la destruction du temple de Jérusalem (et peut-être aussi de la statue de Yahvé dans ce Temple) le premier commandement du *Décalogue* s'impose progressivement : Dieu ne peut être matérialisé par des images en des représentations. Cette interdiction de toute image a profondément marqué les trois religions monothéistes ; son application et son interprétation ont été sujet de controverse tout au long de l'histoire du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Mais les croyants de ces trois religions, tous courants confondus, partagent la conviction exprimée par ce poème de la transcendance et de la souveraineté du Dieu unique, vis-à-vis desquelles l'homme demeure hébété et interdit (v. 13). Toutefois, le poème se termine par l'affirmation que le seul vrai Dieu de l'univers se trouve dans une relation spéciale avec Israël (v. 16). En proclamant en final l'élection d'Israël, il inscrit le particulier dans l'universel. Cette option permet ainsi de penser ensemble l'affirmation du règne universel de Yahvé (Dieu du ciel et de la terre) et de la relation singulière qu'il entretient avec un peuple en particulier. Avant l'exil babylonien, on considérait le roi comme l'élu de Yahvé (par exemple le *Psaume 72*) et le médiateur entre Dieu et son peuple. Avec la disparition de la royauté, Israël est désormais investi du rôle de témoin de Yahvé au milieu des autres peuples.

Thomas RÖMER

« D'UNITÉ EN UNITÉ, ON ARRIVE À L'UN ABSOLU »

Motin, *Ennéades*

— Qu'est-il donc ? — Il est la puissance de tout : s'il n'est pas, rien n'existe, ni les êtres ni l'intelligence, ni la vie première, ni aucune autre. Il est au-dessus de la vie et cause de la vie ; l'activité de la vie qui est tout l'être, n'est pas première ; elle coule de lui, comme d'une source. Imaginez une source qui n'a point d'origine ; elle donne son eau à tous les fleuves ; mais elle ne s'épuise pas pour cela ; elle reste, paisible, au même niveau ; les fleuves, issus d'elle, confondent d'abord leurs eaux, avant que chacun d'eux prenne son cours particulier ; mais, déjà, chacun sait où son flot l'entraînera. Imaginez encore la vie d'un arbre immense ; la vie circule à travers l'arbre tout entier ; mais le principe de la vie reste immobile ; il ne se dissipe pas en tout l'arbre, mais il siège dans les racines ; ce principe fournit à la plante la vie dans ses manifestations multiples ; lui-même reste immobile ; et, n'étant pas multiple, il est le principe de cette multiplicité.

Il n'y a là rien d'étonnant — ou alors il est également étonnant qu'une multiplicité de vies procède de ce qui n'est pas multiple, et qu'il n'existe pas de multiplicité, si ce qui n'est pas multiple n'existe pas avant cette multiplicité. Car le principe ne se partage pas dans l'univers ; s'il se partageait, l'univers périrait ; et il ne renaîtrait plus, si son principe ne restait en lui-même et différent de tout.

C'est pourquoi on remonte toujours à une unité. En chaque cas, il y a une unité particulière à laquelle il faut remonter ; tout être se ramène à l'unité qui lui est antérieure (et non pas immédiatement à l'Un absolu), jusqu'à ce que, d'unité en unité, on arrive à l'Un absolu, qui ne se ramène plus à une autre. Saisir ainsi l'unité de la plante, c'est-à-dire le principe immobile de sa vie, l'unité de l'âme ou l'unité de l'univers, c'est saisir, en chacun de ces êtres, ce qu'il a de plus puissant et de plus précieux ; et, si nous saisissons l'unité des êtres véritables, leur principe, leur source et leur pouvoir, nous nous méfions et nous croirions ne rien avoir saisi ? Certes, ce principe n'est rien, rien de ce dont il est le principe ; certes, rien ne peut être affirmé de lui, ni l'être, ni la substance, ni la vie ; mais c'est qu'il est supérieur à tout cela. Faites abstraction de l'être pour le saisir ; vous serez étonnés ; mais dirigez-vous vers lui, atteignez-le, reposez-vous en lui, et vous le concevrez par la pensée ou plutôt

Ploin, *Ennéades* III, 8, 10, texte établi et traduit par Emile Brehier, Paris, Editions Les Belles Lettres, 1963, p. 166-167.